Les Français ne sont pas Suisses

Georges Pop

Les Français ne sont pas Suisses

ÉDITIONS
CABÉDITA
2014

Aux trois pays qui m'ont forgé :

le petit tourmenté qui m'a vu naître
le petit cossu qui m'a adopté
le grand vaniteux qui m'a prêté sa langue

Couverture : Illustration François Maret

© 2014. Editions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-685-9

Question d'identité

Au bout du compte le livre de Georges Pop est une réflexion sur l'identité suisse ou pour paraphraser Braudel, sur l'identité de la Suisse. Et si « comparaison n'est pas raison », l'auteur a, malgré tout, choisi la méthode de la différenciation pour traquer une identité à laquelle cet immigré de la deuxième génération s'identifie corps et âme. Et pour rechercher les traits distinctifs qui font que les Suisses ne sont pas Français et vice versa, quoi de mieux qu'entreprendre une enquête sur la relation d'extrême voisinage qu'entretient la Suisse romande avec l'Hexagone voisin. Georges Pop aurait été citoyen d'un canton de Suisse alémanique, il y a fort à parier que dans cette quête identitaire, il aurait travaillé sur l'Allemagne proche. Encore que… la prétention universaliste – si française – ait probablement facilité son travail.

Il est habituel de considérer qu'une identité nationale, c'est d'abord une langue. Que c'est autour de cette dernière que se structure une façon d'être au monde, que se constitue une altérité collective, que s'élabore un destin commun. La Suisse témoigne à l'envi, du contraire. On y parle officiellement quatre langues, sans compter toute une série de déclinaisons cantonales, de l'allemand notamment. Et personne, Grand Dieu ! ne peut prétendre qu'en raison de cette mosaïque linguistique, la Confédération ne serait pas. De ce point de vue, l'ouvrage de Georges Pop est helvétique jusqu'au bout des ongles.

L'auteur est francophone. La qualité du texte, de la syntaxe et surtout l'emploi d'un vocabulaire riche et élaboré montre

combien il aime la langue et combien elle lui est familière. En d'autres termes combien il partage avec ses voisins de l'autre côté du Léman ce qui fait le suc de la communication. Pour autant, il ne cesse de traquer ce qui le différencie d'eux. Ce qui fait que « les Français ne sont pas Suisses ». Autrement dit, il montre que l'idiome commun seul ne fait pas identité nationale. Mais que cette dernière se joue aussi ailleurs. Et notamment dans ce que chaque peuple fait d'une langue. Les mots se moquent des frontières. Ni le sens, ni l'agencement des vocables n'est égal dans deux lieux séparés de quelques encablures. La langue française participe du patrimoine des deux peuples voisins, une sorte de dénominateur commun, mais il ne pourrait en aucun cas être la seule colonne vertébrale d'une identité nationale. Partager une langue est une commodité frontalière. Point barre !

C'est par la différenciation que l'on se construit et plus tard que l'on se trouve et se définit. Qu'on se situe. En ce sens le livre de Georges Pop est utile. Car en livrant, par une multiplicité d'exemples, ce qui fait le Suisse, il dit en creux ce qui fait le Français. Le livre ne prétend pas à l'objectivité, même si en bon journaliste l'auteur assène quelques vérités à ses compatriotes. Façon pour lui de se dédouaner des coups de boutoir qu'il distribue volontiers à ses voisins. Il n'en reste pas moins qu'en cherchant à répondre à l'assertion qui fait le titre « Les Français ne sont pas Suisses », Georges Pop s'éclaire sur ce qu'il est – ou serait – et sur ce qu'il pense que sont ses compatriotes. Ce faisant, il nous livre non pas des lieux communs ou des propos de comptoir, mais un état du regard qu'une partie de la Suisse romande porte sur les Français. Ou pour choisir un autre langage, sur l'état du rapport de forces psychologique entre les deux voisins. Et il est clair que le Petit Poucet n'est pas impressionné par le Goliath qui reposerait sur des pieds d'argile. La munificence versaillaise, les certitudes de Marianne, l'Hexagone et ses confettis d'empire sont regardés avec ironie et circonspection par des Romands taiseux qui se méfient des « grands diseux, petits faiseux » que seraient les habitants d'outre-Léman.

Ce livre n'est pas un pamphlet. Et pourtant le ton est pamphlétaire. Peut-être sont-ce les exagérations langagières qui donnent cette impression. Toujours est-il, à moins que le lecteur français soit totalement dépourvu du plus petit sentiment patriotique, que parfois la critique est ressentie comme acerbe et irritante. Le Français n'est pas que le négatif du Suisse. Il est autre. Il participe d'une géographie humaine complexe et d'une histoire lourde à porter. Car, s'il a fallu à la Suisse sept siècles pour offrir le visage qui est le sien aujourd'hui, une foule de monarques, depuis le roi bâtisseur du Royaume que fut Louis XI, pour définir ses contours, et pas moins de deux siècles pour asseoir la légitimité d'une Marianne qui pour être ce qu'elle est devenue, ne put faire l'économie d'un régicide, ont été nécessaires à la France. La singularité de la naissance de chacune des nations fait identité. Et aucune naissance – fut-elle de haute lignée – n'est supérieure à l'autre. D'autant qu'aucun des accouchements ne s'est fait sans le sang, le fer et les larmes. Autant dire que si les Français ne sont pas Suisses, les Suisses ne sont pas non plus Français. Et c'est tant mieux. La différenciation produit de la diversité. Et la « Vieille Europe » est incontestablement un patchwork original de langues et de civilisations qui ont prétendu – la Suisse exceptée – à dominer le Monde. Et pourtant, au moment présent, l'alma mater, Europa, commune à nous tous, tente de faire à son tour identité commune après n'avoir connu qu'une constante : la guerre. Et là, ce n'est pas pour dire, mais la « petite Suisse » a quelques conseils à distribuer aux « ex-grandes puissances ». Dieu veuille qu'il ne nous soit pas nécessaire d'attendre sept cents ans et les affres bellicistes des uns et des autres pour comprendre comment faire pour cohabiter utilement.

La fréquentation de l'actualité et de l'histoire nous enseigne que si l'on ne sait d'où l'on vient, on a du mal à savoir où l'on va. Georges Pop a fait à son tour cet exercice salutaire non pas en creusant un seul sillon, celui de son propre champ, mais en allant voir chez le voisin. Cette méthode est une unité de mesure comme une autre, subjective certes, mais légitime. Il n'en

reste pas moins que pour le citoyen que je suis, arriver en gare de Lausanne et continuer de parler français, tout comme le travail accompli avec des confrères devenus des amis m'a toujours donné cette impression un peu charnelle et sincère, que pour être Français je n'en n'étais pas moins un peu Suisse aussi. Suisse temporaire certes. Mais Suisse quand même.

Patrick Pépin
Ancien directeur de la rédaction
de France Culture

Qui connaît qui ?

Il y a quelques années un ami suisse et sa première épouse avaient rappliqué d'un estivage en Bretagne positivement extasiés. Paysages contrastés, villes et villages pittoresques, tables incitatives et accueil chaleureux ! Parmi les nombreux souvenirs tous séduisants de leurs vacances, ils avaient rapporté une petite anecdote assez piquante qu'ils se plaisaient à raconter pour obtenir immuablement une moue d'étonnement, puis un petit sourire narquois chez leurs proches, voisins ou collègues, tous Suisses et francophones comme eux. A l'issue d'un repas roboratif pour l'estomac et la prunelle, le restaurateur breton qui était leur hôte ce soir-là s'était approché de leur table pour s'enquérir de leur ravissement. Ce qui est tout à son honneur ! Après avoir échangé quelques platitudes sur la suavité du menu, la salaison des poissons, l'anatomie des bigorneaux, le mûrissage des vins et les curiosités touristiques de la région, le bonhomme s'était penché vers eux, le sourcil en circonflexe et l'œil rond, pour les féliciter sur un ton débonnaire et paternel de *la très bonne qualité pour des Suisses* de leur français… Quelque peu abasourdis, mes amis avaient pris le parti d'en rigoler discrètement avant de lui répondre sur un ton malicieusement didactique : « Mais vous savez, nous parlons AUSSI le français en Suisse ! » Ebahissement et mécompréhension de l'aubergiste…

Mais oui, cher monsieur, nous parlons aussi le français en Suisse. Nous sommes ici un peu moins de deux millions de Suisses *romands* à dialoguer, bavarder, haranguer, susurrer, rire, geindre, haïr ou aimer dans la langue de Molière. Sans même compter

les bilingues et autres multilingues qui frayent aussi en français mais prioritairement dans les autres langues ou dialectes de la Confédération. Le cas de ce restaurateur – j'en conviens – est assez extrême. Rares sont aujourd'hui les Français assez ignares pour négliger le fait que parmi les Suisses il y en a certains de langue française. Mais mis à part les quelques dizaines de milliers de ceux qui vivent dans les limites resserrées de la Confédération et exception faite des cohortes de frontaliers hexagonaux qui chaque jour franchissent les bornes de l'Union européenne pour contribuer à la bonne marche de l'économie helvétique et au développement de leurs propres départements limitrophes, très clairsemés sont ceux qui appréhendent ne fut-ce que très superficiellement les dédaléennes réalités de la petite Helvétie. Indifférents ou nourris de lieux communs, voire de dissertations politiques démagogiques et toujours simplistes, nombre des *voisins d'outre Jura* – selon la formule chère aux Romands pour désigner nos mitoyens tricolores –, fantasment encore doucettement sur une Suisse saturée de banquiers cupides, de courtiers voraces, d'assureurs avides, d'horlogers autistes, de chocolatiers emmiellés, de balayeurs de rue zélés et de vachers monomaniaques, tous à l'élocution ralentie ; autant par engourdissement métabolique que par souci de ne pas lâcher par distraction le numéro secret de l'un de leurs boursouflés comptes en banque.

Un diplomate suisse de haut rang, en poste à Paris, trahissait encore il y a peu sa crispation dans un gazouillis diplomatique délicatement éloquent en confessant : « Les connaissances françaises sur mon pays demeurent incomplètes et parsemées de présupposés. » Voilà qui est exquisément formulé ! Combien de fois ne nous a-t-on pas rabâché l'ancestrale espièglerie de Voltaire qui prescrivait de suivre « un banquier genevois s'il saute par la fenêtre, car il y a sûrement de l'argent à gagner » ? Plus près de nous, le cossu bien que sincèrement gauchisant philosophe et sociologue Jean Ziegler, zélateur et apôtre censément repenti de feu Mouammar Kadhafi, prolixe ampélographe des cépages bancaires helvétiques et auteur flatté, il y a quelques

décennies, de tubes littéraires tels que *Une Suisse au-dessus de tout Soupçon* ou *La Suisse lave plus blanc* a plantureusement contribué à asseoir l'image de la sangsue helvétique qui vampirise les plus déshérités en se gavant des picaillons nauséabonds des narcotrafiquants, des galettes dégoulinantes d'hémoglobine des despotes fossoyeurs de leur peuple et des bas de laine non avoués des pullulants serviteurs les plus faisandés de la République. Voilà forcément qui explique la prospérité de la Suisse et l'aisance outrancière de l'Helvète moyen! Un peu comme si, de *l'autre côté*, le rudement besogneux développement de l'économie française n'était assujetti qu'aux poussiéreux diamants de Bokassa et son rayonnement à la prétendument rajeunie et désormais soi-disant probe cellule africaine de l'Elysée...

La Suisse romande n'est pas non plus un modeste appendice putatif de la France qui, victime des aléas et des turpitudes de l'Histoire, aurait échappé, pour le meilleur ou pour le pire, à l'étreinte affectueusement centralisatrice de la Mère Patrie. Du tout! Le Suisse romand n'est pas un Français qui s'ignore, ni même un Français avorté. La vérité est que l'obscure petite nébuleuse helvétique se situe, par ses histoires, ses cultures, ses identités et ses institutions, à des millions de parsecs de l'éblouissant système solaire parisien et de son cortège de planètes et d'astéroïdes départementaux et territoriaux. Certes, Romands et Français partagent une même langue, même si la partie la plus trapue manifeste parfois une disposition certaine à en briguer avec hauteur le monopole; cultivent une sensibilité assez semblable pour la culture, la littérature, les ritournelles du palmarès ou les jouissances de la margoulette et du palais. Mais leurs trajectoires encéphaliques sont radicalement dissemblables voire discordantes! Il suffit pour s'en convaincre un peu d'assister à la prestation de *l'ami suisse* qui régulièrement participe à un jeu télévisé sur une chaîne hexagonale. Généralement assez à l'aise dans tous les domaines touchant à une culture générale commune, il cale piteusement, tel un analphabète, dès qu'il s'agit d'une question franco-française élémentaire portant sur un matricule départemental, une goulotte

d'outre-mer, un bonze de province ou une galimafrée régionale. Il a beau être notaire ou ingénieur, il n'a pas passé son bac, même pas son brevet d'études… Le pauvre !

Dans le couple franco-suisse, le plus modique des deux a cependant un très léger avantage sur le plus bombé : en dehors des colles des jeux télévisés, il observe la France dans son intimité ! Pas seulement parce qu'il a le béguin pour ce pays, ses natifs et ses traditions – même si c'est ponctuellement avec une gousse piquante d'agacement, voire d'exaspération – et qu'il l'arpente régulièrement en touriste avec délectation et même ébahissement, mais parce qu'il le dévisage et l'ausculte quotidiennement non pas en dépravé voyeur, mais tel un entomologiste avide, fasciné par le tourbillon enivrant d'un gros nid d'insectes éperdus, indifférents au regard du scrutateur. Chaque Romand a accès par le fait à toutes les chaînes françaises, publiques et privées, et il ne manque pas, chaque soir, d'ouvrir béante sa large lucarne extra-plate pour jeter un coup d'œil par-dessus la haie nationale. Le blason et la bobine du Président et ceux de ses comprimés exécutants lui sont familiers ; il identifie les grandes institutions de la République et leurs intendants ; reconnaît les rouscaillants syndicalistes ; remet les narcisses politiques et leurs pontifiantes orientations ainsi que les grandes bouilles volubiles du *PAF*. Bref ! Il se nourrit des querelles politiques, des conflagrations sociales, des jeux du cirque médiatiques et autres *Reality Shows* vécus ou simulés du grand voisin. Les campagnes présidentielles ou législatives françaises mobilisent régulièrement le téléspectateur romand qui va à la politique de l'Hexagone comme une groupie au concert de son ménestrel bien-aimé. Combien de Basques, de Ch'tis ou de Franciliens peuvent-ils se vanter de suivre les élections fédérales ou les votations cantonales ou encore citer de mémoire le nom de Darius Rochebin, le fringant apocrisiaire de la *Radio Télévision Suisse*, pourtant récipiendaire du convoité médaillon céladon de l'Ordre tricolore des arts et des lettres pour avoir parlé distinctement français sur *TV5 Monde* ? Notre tête d'affiche médiatique cumule pourtant – à une échelle beaucoup

plus réduite, il est vrai – la notoriété rieuse de David Pujadas, la bicherie médiatique de PPDA et l'affabilité mesurée de Michel Drucker. Par surcroît, comme disait jadis le tourmenté David Vincent dans la doyenne série télévisée américaine *Les Envahisseurs*, les Français *sont parmi nous.* Dans la moindre PME, dans chaque quartier ou lotissement, au café du quartier ou au coin de la rue, il y a au moins un chapelet de Français, établis ou frontaliers ; parfois même plusieurs ! Et contrairement aux impérieux extraterrestres du feuilleton, il n'est pas possible de les reconnaître à la singulière raideur de leur auriculaire. Tant qu'il la boucle, l'allochtone tricolore s'apparente à s'y méprendre à un Confédéré bien portant. Dès qu'il l'ouvre, en revanche, il est instantanément dépisté, scruté, voire ausculté, son accent colonial et son caquet débordant trahissant malgré lui son inavouable, sinon pendable, extraction hexagonale.

Le Suisse romand ordinaire se trouve ainsi à un poste d'observation privilégié pour mesurer la profondeur de l'abysse qui le démanche du Français moyen. Et pour se convaincre que non ! Décidément ! Il n'a rien d'un Français ; que le système cérébral et le système tout court des justiciables de son grand riverain francophone ne tourniquent absolument pas comme les siens. Bref, qu'un Français n'a rien d'un Suisse romand ou d'un Suisse tout court et que, à *bien*, *bien y réfléchir*, il n'a même pas a priori – sans désobliger personne – toutes les qualités requises pour le devenir !

L'Homo helveticus !

La Suisse n'a pas de capitale ! Ça vous étonne ? C'est pourtant ainsi. Certains médias, des politiques ou même de simples citoyens ont pris l'habitude, par confort, par apathie ou par ignorance de dire que Berne est la capitale de la Suisse. C'est bidon ! Lorsqu'en 1848 la Constitution qui a installé les fondements de la présente Confédération fut griffonnée, il a bien fallu, bon gré, mal gré, choisir la ville qui allait réceptionner le gouvernement fédéral et les chancelleries étrangères. Plusieurs étaient sur les rangs. On s'est un peu chicané. Mais Berne a finalement été retenue par la majorité des cantons consultés. La cité avait une belle hérédité. Elle avait été fixée dès le XII^e^ siècle par un noble braconnier du dimanche, le duc Berthold V de Zähringen qui, avec quelques acolytes, avait agencé dans le secteur un moelleux cabanon de chasse en rondins de bois qui servait accessoirement de garçonnière à la bande. Un jour d'hiver, un peu par hasard, alors qu'il cherchait sous les sapins un abri pour allumer un feu de camp, réchauffer ses orteils engourdis et savourer son pemmican, il s'aventura non loin de là dans une sombre cavité rocheuse et tomba nez à nez avec un brave et vieux plantigrade, anesthésié par les basses températures saisonnières. Il l'assassinat prestement. Content de lui, pour glorifier sa virile performance, il fit aménager autour de sa cahute un petit habitat participatif aussitôt mis en vente avec succès. Le lotissement fut nommé *Bern*, dérivé de *Bär* (ours), par l'imaginatif promoteur, en souvenir de l'apathique ursidé converti en descente de lit dans sa chambre à coucher.

Au XIX^e^ siècle le coin s'était bien développé et était assez prospère. Il offrait non seulement de bonnes étendues pour y installer le robuste *Palais fédéral* maçonné en molasse et granit extraits symboliquement des quatre coins du pays, mais outre le patagon local, le *Bärndütsch*, et accessoirement le bon allemand, on y défrichait aussi dans les hautes sphères non sans un certain snobisme, le goût du bon français. Lucides et soucieux cependant de ne pas chatouiller l'amour-propre et de ne pas réveiller l'irritabilité des autres villes et cantons, les architectes de cet assemblage encore branlant se gardèrent bien de donner à la vieille cité le statut de *capitale.* Ils se contentèrent donc très prudemment de lui offrir le titre inodore et incolore de *Ville fédérale*, rang qui est toujours le sien aujourd'hui. Ainsi privé d'un bon gros nombril constitutionnellement consacré, comme Paris ou Bruxelles, chaque région a pu ici situer son centre à elle, là où se trouvaient ses besognes et ses intérêts les plus immédiats. Les chefs-lieux et autres sous chefs-lieux cantonaux sont ainsi devenus, de fait, autant de capitales de proximité. Conséquence de ce salutaire polycentrisme coutumier : le mot *province* n'existe pas en Suisse. Il n'y a pas de *province* helvétique et personne, pas même l'ermite alpin le plus farouche, ne se voit ou ne se dit *provincial.* Certes – et sans évoquer les autres minorités nationales – les francophones qui représentent moins de vingt pour cent de la population peuvent parfois s'irriter du poids démographique, et donc politique et économique, des Alémaniques germanophones, et notamment des outrecuidants et culminants Zurichois, qu'ils affublent de divers sobriquets dépréciatifs ou narquois comme *Totos* et *Bourbines,* ou encore *Schtôbirnes, Staufifres* ou *Casques à boulons* ! Mais il ne faut voir là que l'écume aigrelette et affectueusement sarcastique d'une cohabitation mutuellement consentie, comme dans ces vieilles mais endurantes accordailles où l'on s'envoie des vannes pour mieux dissimuler, par pudeur, son penchant réciproque et ses intérêts communs bien compris.

Cela peut paraître cocasse vu d'ailleurs, mais le Suisse ordinaire, même habitant d'un patelin infréquenté ou d'une région dite *périphérique* a généralement le sentiment plus ou moins diffus d'être *au centre de tout*. Prolongement d'une décentralisation d'ordinaire plutôt bien ordonnée à défaut d'être parfaite, il a accès à distance généralement plus que raisonnable à tous les services qu'ils soient administratifs, hospitaliers ou de loisirs ; à une avance culturelle digne d'une grande métropole ; à une formation manuelle, technique, scientifique ou académique de très haut niveau ; à des infrastructures parfois très encombrées mais d'une rare densité et à des liaisons vers le monde pour le moins renversantes pour une contrée succincte de huit millions d'âmes rencognée entre deux chaînes de montagnes. Prélèvements et analyses à l'appui, même les reliquats de cocaïne qui ont transité par les voies respiratoires ou les boyaux et les reins des consommateurs, puis par la tuyauterie des égouts, se sont montrés aussi relevés dans les eaux de la rade de Genève – dérisoire cité de moins de deux cents mille habitants – que dans celles de la Tamise à Londres ou de l'Hudson à New York. « Ce luxe inouï dont les Suisses n'ont pas toujours conscience », pour reprendre la formule du réjoui mais chevronné ethnologue neuchâtelois Jacques Hainard, allié à l'esthétique des paysages et à l'élégance des villes, aguichent nombre de multinationales, d'organisations internationales, de cerveaux ou de bras étrangers, autant sinon plus peut-être que l'enviée équanimité politique du pays et les éventuels ou réels bénéfices fiscaux ou salariaux qu'il offre. C'est précisément parce qu'il a tout, ou presque, à portée de main, que le Suisse peut sans trop se forcer se sentir *au milieu* et toiser *les autres*, ceux *du dehors*, avec une certaine volupté et un inavoué complexe de précellence. Cet ethnocentrisme débonnaire fait infailliblement la bonne fortune des humoristes indigènes qui se délectent à remâcher l'histoire d'un agreste rustaud vaudois, de retour d'une virée à Paris : attablé dans la buvette de son dérisoire hameau, devant ses *trois décis* de vin blanc du pays, il raconte à un compère du coin les bons morceaux de son séjour dans la Ville Lumière, de l'escalade de la tour Eiffel à

Table des matières

QUESTION D'IDENTITÉ 7
QUI CONNAÎT QUI ? 11
L'HOMO HELVETICUS ! 16
CHACUN CHEZ SOI ! 26
PETITES CRISPATIONS DE VOISINAGE 35
LES ÉMIGRÉS DU PETIT MATIN 44
LE TRAVAIL C'EST LA SANTÉ 65
LE FUMET ÉCHAUFFANT DE L'ARGENT 84
LE PEUPLE COURONNÉ 109
LE BOUCLIER ET LE PLUMEAU D'HELVETIA 148
LE *BOURILLON* DE L'EUROPE 180